
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 27 mai 2000 s'est tenue à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris, la Journée de printemps d'ATLAS. Elle était intitulée cette année « Passeurs et passants : traduire la ville ». La matinée s'est ouverte par la présentation d'une jeune architecte, Laetitia Ducrocq, sous le titre : « Figures de la ville : topographie et toponymie ». Puis les participants se sont répartis entre les différents ateliers qui leur étaient proposés, chacun autour d'une ville et d'un texte posant des problèmes de passage d'une langue à l'autre. Berlin vu par Alfred Döblin, avec Jürgen Ritte. Lisbonne vu par Camilo Castelo Branco, avec Michelle Giudicelli. Saint-Pétersbourg vu par Andreï Biély, avec Jacques Catteau.

L'après-midi : Brooklyn vu par Gilbert Sorrentino, avec Bernard Hæpffner, Londres vu par Charles Dickens, avec Sylvère Monod, Madrid vu par José Luis Sampedro, avec Marianne Millon. Il y eut également un atelier autour du roman City, d'Alessandro Barrico, avec Françoise Brun et un atelier d'écriture animé par Michel Volkovitch : « Se promener dans Paris et ailleurs ». En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance de synthèse était présentée par Marie-Claire Pasquier.

Sylvère Monod

Le Londres de Dickens

L'atelier sur le Londres de Charles Dickens a porté sur deux brefs passages extraits respectivement de *Sketches by Boz* (« Seven Dials ») et de *Martin Chuzzlewit* (description du quartier où se situe la pension Todgers).

Une introduction succincte a défini la position de Dickens par rapport à Londres : il n'y est ni né ni mort, mais il y est enterré après y avoir vécu de nombreuses années, et il l'a abondamment parcouru, observé, exploré et décrit. Puis l'atelier, composé d'une trentaine de participants, presque tous actifs, s'est attaqué à la traduction des deux fragments proposés, en s'aidant, pour les *Sketches*, de l'unique traduction existante (Henriette Bordenave, Pléiade, 1986), et pour *Chuzzlewit* des quatre versions françaises publiées antérieurement (Louise Swanton-Belloc, Hachette, 1856 ; Jules Castier, Stock, 1948 ; Anne Villelaur et Pierre Daix, Les Éditeurs français réunis, 1954 ; Françoise du Sorbier, La Pléiade, 1986).

Au cours de ce travail, nous avons constaté que Dickens enregistre souvent des impressions défavorables. La ville est sale, voire crasseuse, malsaine, peuplée d'êtres querelleurs. On y éprouve des sensations d'enfermement. On y étouffe. Pourtant la perplexité du visiteur engendre la curiosité et l'intérêt ; la surprise peut faire naître la conviction qu'il existe un mystère et que Londres possède, pour qui sait la percevoir, une aura de poésie, que le traducteur doit s'efforcer de préserver.

Du point de vue de la traduction, nous nous sommes heurtés à diverses difficultés : la longueur et la complexité de certaines phrases, d'où le risque d'aboutir à des formulations gauches et pesantes en français. Nous avons aussi rencontré des problèmes bien connus des traducteurs français : un *stranger* est-il un étranger, un inconnu, un visiteur, un touriste, un passant ?

Faut-il imiter le *journalese* que pratiquait volontiers le jeune Boz quand il jugeait nécessaire d'écrire « *no inconsiderable time* » pour dire *a long time* ? Que faire de *until* si l'on veut éviter la lourdeur d'une proposition commençant par « jusqu'à ce que » et débouchant sur un imparfait du subjonctif ?

L'atelier s'est trouvé en outre confronté au vocabulaire spécifique de la ville ; nous avons peu de noms propres d'artères à traduire ou à laisser en anglais, mais nous avons constaté que les différentes nations ne distinguent pas de la même manière les divers types de voies. Quels sont les équivalents les plus justes (s'il en existe) de mots anglais comme *alley*, *court*, *lane*, *bye-way*, *place*, *square*, ou encore *borough* ? Le terme qui donna le plus de fil à retordre à l'atelier fut sans doute le mot d'apparence limpide et innocente *passage*.

Dickens, écolo avant la lettre, amoureux lucide et poète de Londres, s'est révélé pour les participants un compagnon de travail stimulant.